

Emmanuel Laskar

Louise Bourgoin

Maud Wyler

Noémie Lvovsky

Alexandre Steiger



Le Médium

un film de Emmanuel Laskar

scénario et dialogues Emmanuel Laskar avec la participation de Raphaëlle Desplechin Marcia Romano Antoine Barraud

Alexandre Steiger Imvencé Toul Christophe Prou Josephine de Meady Anne-Élodie Sorlin Jean-Luc Vincent
son Xavier Laviolette Bruno Beland Clément Laporce direction artistique Jenny Vengs expérience de casting Julie Alloune
scénario Cecile Bordes mise en scène Romy Engelès direction de production Damien Sussolle
rôle Benjamin Colman rôle Andrea de Stoutz
production collégiale Les Films du Béliier en coproduction avec Alina Film et La RTS - Radio Télévision Suisse
avec le soutien de Canal+ avec la participation de CMC+ avec le soutien de Centre National du Cinéma et de l'Image Animée de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur en partenariat avec le CNC
avec le soutien de l'Office Fédéral de la Culture - OFC Cineforum et de la Loterie Romande avec le soutien de SuisseImage La Sacem La Région Nouvelle-Aquitaine en association avec Kinology Ad Vitam Astoria Films Cineaventure 7 en association avec Cinéma 14 Développement

DAKSTAR / l'Image graphique PHOTOS © MAGALI BRUGARD

ALMA 7200 RTS CANAL+ CINE+ CMC FORUM suisseimage KINO CIGORI CINEVENTURE Cinemage REGION SUB FORTALE Aquilone emergence



Le Médium

Un film de
Emmanuel Laskar

Avec
**Emmanuel Laskar, Louise Bourgoïn,
Maud Wyler, Noémie Lvovsky**

AU CINÉMA LE 10 JUILLET

FRANCE • 1H20 • COMÉDIE

Matériel presse téléchargeable sur advitamdistribution.com

**RELATIONS PRESSE
DARK STAR**

Jean-François Gaye
Assisté de Aude Dobuzinskis
239 rue Saint Martin 75003 Paris
01 42 24 08 47 - jfg@darkstarpresse.fr

**DISTRIBUTEUR
AD VITAM**

71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
01 55 28 97 00
films@advitamdistribution.com

SYNOPSIS



Michael cumule les tracas. Il n'accepte ni sa rupture amoureuse, ni l'héritage de sa mère récemment décédée : le don de communiquer avec les morts.

Débordé par son chagrin, il refuse d'assumer sa vocation de Médium. Mais sa rencontre avec Alicia, jeune artiste charismatique convaincue de la présence de son mari décédé, va le pousser à changer d'avis ...

NOTE D'INTENTION



Avec *Le Médium*, j'ai voulu explorer notre relation avec les morts, dans une romance tragicomique. C'est une comédie absurde où les spectres sont plus vivants que les vivants.

Tout se déroule dans un univers mélancolique où les personnages se sentent très seuls, et sont pris en même temps dans des situations burlesques qui les dépassent.

Ce sont des personnages sensibles, qui ont toujours un train de retard sur ce qui leur arrive. Face à la perte et au deuil, ils s'enferment dans le déni. Ils sont à la fois obsédés par le passé et emportés par leur désir. Leur attirance l'un pour l'autre va les entraîner vers la vie et les forcer à faire la paix avec leurs fantômes.

ENTRETIEN AVEC EMMANUEL LASKAR



© Magali Bragard

Comment êtes-vous passé du théâtre au cinéma ?

Depuis mon adolescence j'ai toujours eu envie de faire des films. J'ai commencé par écrire directement des brouillons de long-métrages assez oniriques. Avant de rejoindre les *Chiens de Navarre*, j'ai tenté deux fois en vain le concours de la Femis, mais j'ai ensuite été accueilli en résidence au pavillon de Tokyo, en tant qu'artiste vidéaste, en même temps que mes amis Mati Diop et Jean-Luc Vincent. J'ai commencé à explorer l'image et ça m'a passionné. Je travaillais d'ailleurs déjà sur des figures spectrales, avec des effets de transparence. Les acteurs de la troupe ont rejoint ce travail et je me suis orienté de nouveau vers la fiction et de plus en plus vers la comédie

Et la décision de passer du court au long ?

J'ai d'abord réalisé deux court-métrages autoproduits, avec les acteurs de la troupe et avec des étudiants de la Femis. Ensuite j'ai écrit le scénario de *Calme ta joie*, qui a plu à Emmanuel Chaumet, qui l'a produit. C'est une comédie tendre, sentimentale, absurde et contemplative, tournée dans le village de mon enfance. Le film a été très apprécié à la Quinzaine des cinéastes et dans nombre de festivals, ce qui m'a motivé à reprendre une écriture de long-métrage. J'ai été ensuite sélectionné à la résidence Emergence, grâce à Elisabeth Depardieu et Nathalie Bessis, qui ont aimé le scénario du Médium. Ça a été un tremplin très important. Mes producteurs, David Epiney, Eugenia Mumenthaler et Justin Taurand, se sont également passionnés pour le projet et grâce à eux j'ai eu la chance de partir en préparation du film à peine un an plus tard.

Croyez-vous aux fantômes ?

On vit tous avec des fantômes, la psychanalyse l'a largement prouvé. Si on leur tourne le dos et qu'on les ignore, c'est là qu'ils nous hantent. Comme le suggère l'anthropologue Vinciane Despretz, faire le deuil ne veut pas dire oublier. Les personnes disparues sont toujours là, sous un autre mode d'existence que la vie telle qu'on la connaît. Moi-même, j'ai un problème avec la mort, et les ruptures en général. Je n'arrive pas à les accepter. Je souffre de ce qu'on appelle le trouble du deuil pathologique. Je n'arrive pas à vaincre la nostalgie, le sentiment de perte. Faire ce film était une manière d'affronter ce sentiment avec autodérision.

Pensez-vous qu'il soit possible de communiquer avec les morts ?

Personnellement, je ne leur parle pas directement mais j'ai beaucoup de compassion pour ceux qui le font. Quand j'étais adolescent je rédigeais en vrac des *dialogues avec les esprits*, pleins de questions existentielles. Je ne croyais pas à leur existence réelle, mais ça me faisait du bien de leur parler.

Pourquoi avoir choisi un langage assez naïf pour parler du deuil ?

Quand on perd quelqu'un il y a toujours cette injonction pesante : « Maintenant tu dois faire le deuil ! ». C'est presque une double peine. Dans notre culture judéo-chrétienne on a un rapport doloriste, grave avec la mort. On doit se fustiger, culpabiliser d'être vivant... Je voulais faire une parabole sur la mort en évitant l'esprit de sérieux. Dans le bouddhisme Zen, il y a ces petites devinettes qu'on appelle des Koan, assez naïves, qui posent des questions philosophiques sans réponses. Cela nous force à rester éveillés, et même

émervillés face aux fatalités de la vie. On rit du désastre. Je voulais faire un film comme ça.

Qu'est-ce qui vous a inspiré ce personnage de Médium ?

J'ai abordé ce thème il y a dix ans au théâtre, avec les Chiens de Navarre, en improvisant une scène assez grotesque. J'étais un Médium possédé par l'esprit d'un homme qui revient dire adieu à sa femme en deuil. C'était visiblement un imposteur, un acteur, donc la situation était cynique, mais il s'en dégagait une poésie, une consolation à travers l'humour. Je jouais avec mon amie de longue date Charlotte Laemmel, et on était toujours émus par cette scène. On la découvrait à chaque fois. C'est ce qui m'a donné envie de développer cette histoire. Je me suis intéressé à de vrais voyants qui m'ont parlé de la transmission de leurs dons. Ensuite j'ai travaillé auprès de Raphaëlle Desplechin. On allumait toujours une bougie pour écrire. Un jour la bougie a littéralement explosé sous nos yeux, et l'idée d'un vrai don de médium, et le fait que les fantômes apparaissent vraiment, se sont imposés.

Pourquoi avoir choisi de jouer dans votre film ?

J'avais besoin d'exorciser ce personnage, qui me hantait, qui devait sortir de moi. Il y a une fonction thérapeutique dans ce processus de se mettre soi-même en scène. Ça oblige d'être à la fois dedans et dehors, de se considérer soi-même comme un corps-outil de la mise en scène. J'admire tous les auteurs qui osent ce geste, Noémie Lvovsky, Valéria Bruni, Albert Dupontel, Nanni Moretti, Julie Delpy, Blanche Gardin, Emmanuel Mouret... On a fait plusieurs séances d'improvisation et de recherche avec Julie Allione, qui m'a accompagnée en casting. Je voulais créer un personnage

hypersensible, poreux, une silhouette en décalage avec le lyrisme des décors. Je voulais aussi oser le grotesque, comme dans les scènes de possession et d'exorcisme. Je voulais même déformer ma voix, mais c'était trop théâtral.

Quel trait de caractère avez-vous en commun avec votre personnage ?

Michael est le reflet de mes vulnérabilités. Il est mélancolique, hypersensible, avec un côté sombre et introverti. J'avais le trac du fait d'être entouré d'une grosse équipe, je pense que cela a largement déteint sur lui, ça lui donne un air flegmatique et nonchalant, que j'ai choisi de garder au montage, en contraste avec des moments d'enthousiasme et d'émerveillement. J'ai tenté de créer cette alternance et d'en faire son originalité, sa singularité. C'est un personnage flottant, qui marche sur un fil et qui trouve son équilibre à la fin. Je me sens proche de son côté confus, mêlé à sa volonté d'aller de l'avant. Il s'accroche comme moi à des rituels pour rester en lien avec le passé. Jouer avec des acteurs aussi virtuoses que Louise, Noémie, Maud ou Alexandre m'a aussi beaucoup porté et a ouvert mon imaginaire. On s'est beaucoup amusés en essayant des choses imprévues, sans jugement, pour se surprendre, s'aventurer dans des zones inconnues.

Comment la rencontre avec Louise Bourgoïn s'est-elle faite ?

On s'est vu plusieurs fois pour discuter du projet alors que j'étais encore en écriture. Elle a aimé l'histoire, son univers. On s'est mis d'accord pour éviter les clichés de la veuve éplorée, ou bien joyeuse et séductrice. Louise a créé un personnage sur le fil, qui oscille entre la défensive et l'abandon avec beaucoup de finesse, de fragilité. Elle est à la fois solaire et dépressive, à la fois sensuelle, féminine, et avec une colère

sourde, retenue. Elle déborde par éclats, de manière imprévue, ce qui participe à la fascination de Michael. On s'est beaucoup amusé à travailler sur ces micro-ruptures. Pour la scène de possession finale, ou Christian entre dans le corps de Michael pour lui parler, je voulais une émotion à la fois profonde et loufoque, comme la situation. Elle a trouvé cet endroit avec beaucoup de tact et de justesse.

Pourquoi avoir choisi Noémie Lvovsky dans le rôle de la mère de Michael ?

Je connais Noémie depuis longtemps, j'admire son cinéma. Elle m'accompagne et m'encourage depuis la réalisation de mes courts-métrages. Je pensais à elle dès le départ pour ce personnage qui s'inspire beaucoup de ma mère. C'est quelqu'un qui est toujours en quête de bien-être, même dans les pires situations. J'aimais l'idée de continuer après la mort à faire des exercices de respiration et de cohérence cardiaque. En la voyant revenir, Michael est dans un rejet épidermique, il redevient d'un coup adolescent. Noémie a apporté à Barbara son propre côté enfantin, qui la rend terriblement touchante. Elle m'a encouragé à improviser, à explorer différents registres. Elle a insisté pour refaire des prises quand j'étais fatigué, que je ne voyais plus net... C'est une immense cinéaste, qui reste continuellement dans la recherche malgré tous les impératifs et les difficultés d'un tournage.

Pourquoi situer le film dans le Var ?

J'ai passé mon adolescence dans le Var, dans un village isolé où il n'y avait pas grand chose à faire. Les enfants autour de moi étaient brutaux et j'étais exclu de leur groupe, parce que j'aimais la lecture et le théâtre. Je me suis extirpé de cette réalité en inventant des histoires, en contemplant les paysages. Je connaissais tous les décors

du film depuis longtemps: l'Abbaye du Thoronet, la plage du Pellegrin, le village de Collobrières. Ce sont des lieux de rituels, des lieux mystiques qui expriment la solitude et l'idéalisme des personnages. On a décidé avec Justin Taurand de tourner à l'été indien, au mois de septembre et d'octobre. C'est une saison magique, où la lumière impose un romantisme qui se passe de discours. J'ai particulièrement insisté sur les aubes et les crépuscules pour leur côté surnaturel.

On a le sentiment que le film épouse le rythme de l'été, indolent et contemplatif...

La lenteur a toujours une dimension spirituelle. Je voulais traiter le sentiment de l'absence au-delà de l'angoisse qu'il provoque. Michael a tout perdu, sa mère, sa copine, leur appartement. Il est dans un état d'errance, de transition, où il commence à lâcher prise, à observer ce qu'il n'a pas l'habitude de voir. De la même manière, je voulais donner au spectateur le temps de faire voyager son regard, d'interpréter par lui-même les symboles. C'est une manière d'inviter chacun à être « voyant ».

La maison d'architecte est un personnage important du film...

Mon grand-père était architecte en suisse, dans la lignée du Corbusier. Il avait une maison ultra spacieuse où je ne savais jamais où me mettre. Je m'en suis inspiré pour la maison d'Alicia. J'ai eu un coup de foudre pour cette villa bâtie par le célèbre architecte Rudy Ricciotti. Elle est en béton, à la fois splendide et froide, et visiblement difficile à habiter pour une personne seule. Je me suis amusé à suggérer à travers ce décor le personnage de Christian, plein de vanité et de bon goût, mais chaleureux et aimable par sa naïveté et son attachement à la vie.

Michael est malmené entre son désir pour Alicia et la présence du spectre de Christian.

Son dilemme est insoluble : en communiquant avec Christian et en se laissant posséder par lui, il l'aide à partir, mais il perd Alicia. Il y a aussi un dilemme du point de vue d'Alicia. Son flirt avec Michael la pousse à dépasser ses regrets et prendre conscience qu'elle doit se détacher de Christian, mais à cause de son don de Médium elle est forcée de voir réellement Christian et d'oublier ainsi Michael.

Marguerite Duras et Salvador Dali s'invitent dans le film de manière inattendue...

Je n'avais pas prévu leur arrivée. C'était quasiment de l'écriture automatique. Les artistes veulent toujours continuer de créer après la mort. Pour Duras l'écriture est une drogue, dont le seul remède est l'écriture. Dali c'est le symbole de l'Ego, le pouvoir de l'homme à s'ériger lui-même en œuvre d'Art pour se rendre immortel. Il entre dans le corps de Michael pour dessiner une montre molle, donc pour tenter d'anéantir le temps qui passe. Ça m'amusa beaucoup de travailler sur ces symboles en humanisant des icônes devenues quasiment intouchables, en les imaginant dans une situation d'impuissance. Jouer avec mes amis de théâtre, Bogdan Hatisi en Dali, Anne-Elodie Sorlin en Duras et Jean-Luc Vincent en bibliothécaire, Joséphine de Meaux en conservatrice, était très jouissif. C'était une manière de préserver notre complicité, notre jubilation à jouer ensemble. Et de dépasser ce qui au théâtre reste éphémère. Ils sont dans le film et cela ne s'effacera pas.

Il y a beaucoup de scènes intimes, pourquoi ce choix ?

Je voulais faire sentir l'Eros, les pulsions de vie dans le film de manière naturelle et avec humour. Je voulais éviter le cliché romantique du rapport trouble entre mort et libido. Le rapport au sexe est assez allusif, ça arrive en arrière-plan, de manière inattendue, quand Satan mouille leurs habits, quand ils croisent des naturistes, ou quand Michael joue de la guitare en caleçon.

Pourquoi avoir choisi de traiter les fantômes de manière Vintage ?

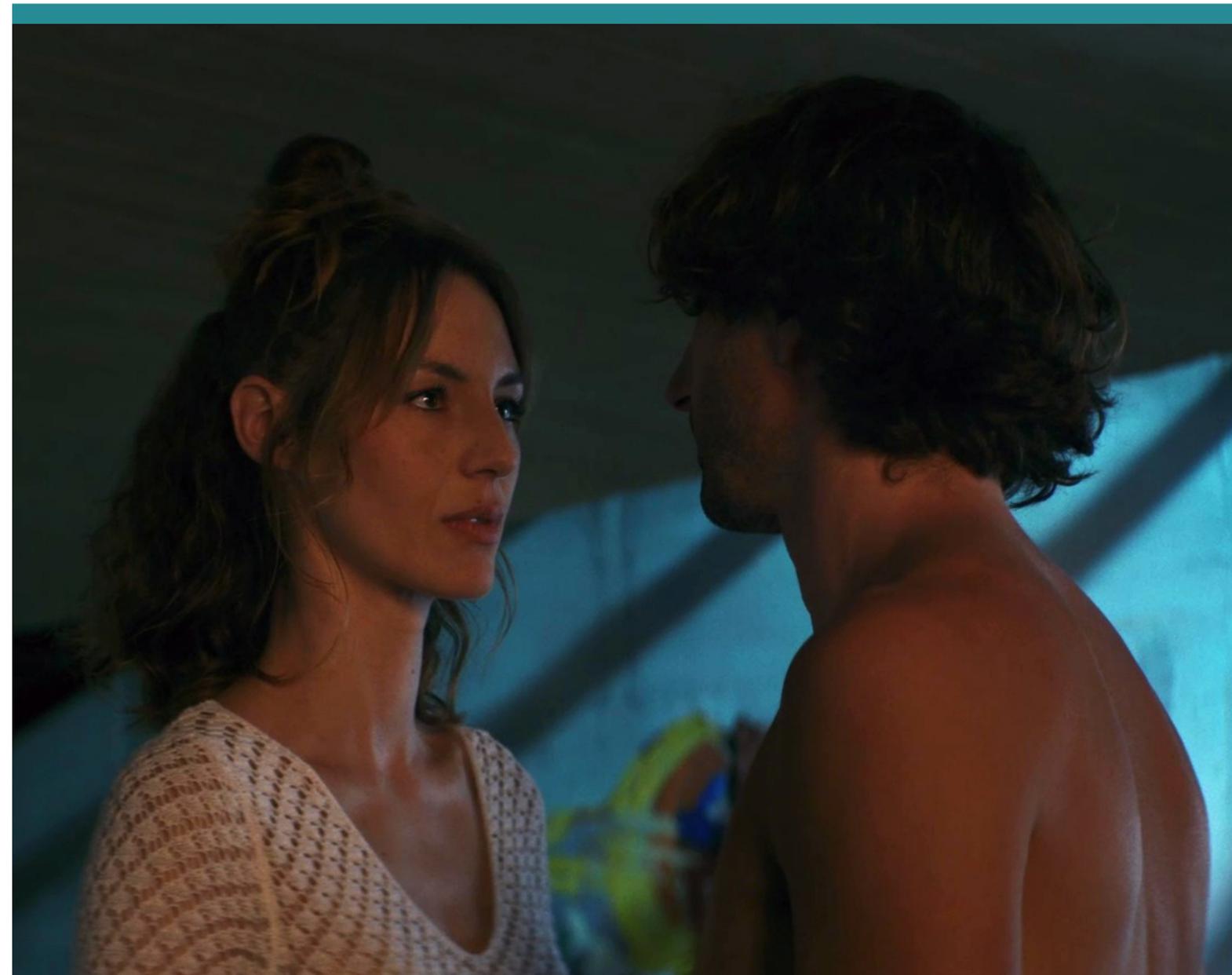
Je savais dès le départ que je voulais utiliser la transparence, en hommage aux pionniers du cinéma, qui était à une certaine époque une machine occulte. Les effets numériques gérés par des intelligences artificielles coûtent très cher et ne m'intéressent pas esthétiquement. J'ai travaillé avec mon frère Jonathan, qui réalise des films d'animation. On a décidé de ne pas utiliser de fonds verts. Ça nous a demandé plus de travail en lumière, mais ça laissait plus de liberté aux acteurs. Je voulais aussi que les fantômes soient plus vivants que les vivants, plus incarnés. On a donc saturé légèrement les couleurs, dans la lignée des comédies des années 80, de Tim Burton ou Harold Ramis.

Quelles ont été vos influences pour réaliser le film ?

C'était des influences très éclectiques. Il y avait Blake Edwards pour son côté à la fois burlesque et lent, ses fameux "Slow Burn Gags". Je l'adore parce qu'il parle de la détresse profonde de l'individu sur un mode poétique et joyeux. On rit de désespoir, d'autodérision. Il y avait aussi *Ghostbusters*, qui m'a marqué quand j'étais enfant et que j'étais parti vivre un an

aux USA. Le côté Marx Brothers, le chaos organisé, le contraste entre les fantômes colorés, délirants, et le flegme incrédule et blasé de Bill Murray. Il y a avait *Cure* de Kyoshi Kurosawa, son personnage incarné par Koji Yakusho, très attachant par son acharnement teinté de défaitisme. C'est un anti-héros par excellence, et sa poursuite du criminel se transforme toujours en

quête métaphysique et spirituelle. Et puis il y avait aussi plein de films de plage assez minimalistes: *Sous le sable*, *Scene at the Sea*, *Pauline à la plage*, *les plages d'Agnès*, *Seule sur la plage la nuit...* Ces films font de la mer un personnage qui hante le récit. Dès qu'il y a un silence, c'est la mer qui parle.



BIOGRAPHIE

D'EMMANUEL LASKAR



Emmanuel Laskar est franco-suisse et vit à Paris. Après une formation à l'ESAD (École supérieure d'art dramatique de Paris) et un Master en théâtre et en cinéma, il mène une carrière de comédien et metteur en scène de théâtre avec, notamment, une douzaine de créations au sein des Chiens de Navarre, ainsi qu'auprès de Gwenaël Morin. Parallèlement, il intègre la résidence du pavillon du Palais de Tokyo où il réalise plusieurs court-métrages et documentaires. En 2015 il réalise *Calme ta joie*, produit par Emmanuel Chaumet et remarqué à la Quinzaine des cinéastes et dans une trentaine de festivals internationaux. *Le Médium* est son premier long-métrage.

FICHE ARTISTIQUE



Michael Monge
EMMANUEL LASKAR

Alicia
LOUISE BOURGOIN

Myriam
MAUD WYLER

Barbara
NOÉMIE LVOVSKY

Christian
ALEXANDRE STEIGER

Le prêtre
MAXENCE TUAL

Lorenzo
CHRISTOPHE PAOU

